

# Les structures fondamentales des sociétés humaines selon Bernard Lahire

Gilles Rotillon

C'est peu de dire que ce livre de Bernard Lahire, *Les structures fondamentales des sociétés humaines* (La Découverte, 2023, 970 pages) est ambitieux et qu'il risque de faire couler beaucoup d'encre chez les chercheurs en sciences sociales.

Faisant le constat d'une division du travail de plus en plus poussée entre chercheurs en sciences sociales, y compris au sein d'une même discipline (on aura ainsi des sociologues des loisirs, des loisirs sportifs, des loisirs sportifs en pleine nature, de l'escalade...) qui conduit à n'étudier des faits sociaux que très partiellement sans jamais les relier à des questions fondamentales comme « D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? » il se propose de renouer avec ces questions qui ont donné « de nombreux travaux scientifiques, sur la biologie de l'espèce et l'éthologie comparée, la paléanthropologie, la préhistoire, l'histoire, l'anthropologie et la sociologie » (p.10).

L'objectif est de construire un cadre général et unificateur pour les sciences sociales visant « à une réinscription sociologique de la trajectoire de l'humanité dans une longue histoire évolutive des espèces » (p.11) *en s'appuyant sur les connaissances obtenues aussi bien sur les sociétés humaines que non humaines*. C'est là un des points essentiels de ce livre qui, pour réinscrire la sociologie (et plus généralement l'ensemble des sciences sociales) dans une perspective scientifique, loin de la découper encore plus finement<sup>1</sup>, propose d'étendre le regard au-delà des sciences dites sociales en interrogeant également d'autres disciplines scientifiques comme les sciences de la nature<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> On pourrait imaginer construire une sociologie de la sociologie, à l'image du baron de Munchhausen, qui s'interrogerait sur elle-même avec elle-même. C'est d'ailleurs ce que préconisait Pierre Bourdieu quand il expliquait qu'elle devait « trouver en elle-même les armes de son progrès, au lieu de les chercher à tout prix du côté des sciences plus achevées » cité par Bernard Lahire (p.19).

<sup>2</sup> On peut prendre la mesure de ce que cela signifie en feuilletant la bibliographie en fin d'ouvrage (pp. 933-961) qui contient plus de la moitié de références d'autres disciplines que les sciences sociales.

Pour ce faire, il faut remettre en cause la conviction largement partagée par les chercheurs en sciences sociales « qu'il n'y a pas de véritable progrès scientifique possible, et que la cumulativité scientifique est un idéal parfaitement illusoire, et donc inatteignable » (p.75).

Or « pour être cumulative, une science ne peut échapper au travail de formulation de lois, de principes ou de mécanismes généraux » (p.128). C'est prendre le contre-pied de la plupart des chercheurs en sciences sociales qui ont « une fascination pour les variations culturelles ou historiques et un aveuglement par rapport aux invariants qui sont à la base de ces variations » (p.15)<sup>3</sup>.

Cette situation conduit à « une trop grande dispersion de travaux spécialisés qui ne communiquent que très peu entre eux, mais ces travaux sont paradoxalement très répétitifs dans ce qu'ils nous disent du monde social, quoique leurs auteurs le plus souvent semblent l'ignorer » (p.21).

Pour aller à l'envers de cette pente majoritaire, il s'agit de « dégager des constantes ou des lois concernant les sociétés humaines [...], établir des liens ou viser la *consilience*<sup>4</sup> entre certains faits établis et interprétés par la biologie évolutive, l'éthologie, la paléanthropologie, la préhistoire et les sciences sociales et construire un cadre commun de pensée à l'ensemble de ces

<sup>3</sup> D'où la tendance à l'hyperspécialisation, chaque chercheur devenant le spécialiste d'une variation particulière et ne fournissant que « très peu d'efforts de synthèse, (ce) qui conduit à un appauvrissement théorique et à un abandon des grandes questions qui sont posées dans l'histoire, et se posent aujourd'hui encore, aux sociétés humaines » (p.16).

<sup>4</sup> Souligné par l'auteur ; la consilience désigne « un type de démonstration qui apparaît lorsque de nombreuses sources indépendantes concourent à établir un même phénomène scientifique » (p.24).

domaines de savoir leur permettant d'échanger de façon fructueuse » (p.24).

Pour une majorité de chercheurs en sciences sociales, il faut distinguer ce qui relève du biologique et est invariable de ce qui est culturel et soumis à variation<sup>5</sup>. Mais en supposant que « socialement, tout varie en permanence, et que ce qui ne varie pas est, par définition, du côté de la biologie, on se place dans une situation délicate pour mettre en évidence régularités, lois, invariants ou mécanismes généraux, qu'ils concernent les structures du comportement ou les structures sociales » (p.26).

Or les variations n'ont pas de sens si elles ne se réfèrent pas à des invariants et « prendre conscience que ce qui varie repose sur de grands invariants propres (ou non) à l'espèce ouvre la possibilité de ne pas donner le même sens à l'étude des différentes variantes » (p.26).

En ne se limitant pas aux comparaisons entre sociétés humaines mais en élargissant le champ aux sociétés non humaines et donc aux sciences qui les étudient, Bernard Lahire fait le pari qu'il est possible de dégager des lois sociologiques générales.

La « thèse centrale de cet ouvrage est qu'une grande partie de la structure du développement des sociétés humaines ne peut se comprendre qu'à partir du *mode de reproduction (au double sens de reproduction biologique et culturel) et de développement ontogénétique* de l'espèce » (souligné par BL. p.44).

Pour ce faire, l'auteur distingue trois niveaux de structuration : les *grands faits anthropologiques universels*, qui ne sont soumis qu'aux lois de l'évolution naturelle ; puis les *lignes de force*, universellement présentes dans l'ensemble des sociétés humaines, et parfois aussi dans certaines sociétés animales non humaines [...], et enfin, une série de *lois sociologiques* majeures, universellement agissantes dans toutes les sociétés humaines, et parfois même dans les sociétés animales non humaines » (souligné par BL. p.46).

Pour réaliser ce programme, Bernard Lahire, après avoir posé les conditions nécessaires à la création scientifique, puis discuté de la

<sup>5</sup> C'est par exemple ce que dit Lévi-Strauss dans *Les structures élémentaires de la parenté* : « Tout ce qui est universel, chez l'homme, relève de l'ordre de la nature (...) tout ce qui est astreint à une norme appartient à la culture et présente les attributs du relatif et du particulier » cité par BL. p.26.

signification du concept de loi et du nominalisme constructiviste qui est, selon lui, un obstacle à son projet scientifique, présente d'abord le cadre dans lequel peut s'opérer l'articulation entre les sciences de la nature et les sciences sociales. Il énonce ensuite les grands faits biologiques et anthropologiques, les lignes de force historiques et les lois générales présents depuis le début de l'histoire humaine.

### **Quelques plongées en apnée de fond**

Il ne peut être question dans cette recension de passer en revue la totalité des points abordés tant le livre est riche et dense. Aussi je me contenterai d'en évoquer quelques-uns parmi les plus importants.<sup>6</sup>

Même si la première partie du livre « Des sciences sociales et des lois » (p. 56-246) est passionnante, elle reste néanmoins un préliminaire méthodologique qui, pour nécessaire qu'il soit pour bien comprendre la nature des résultats obtenus, ne les expose pas. Dans le cadre de cette recension, je me limiterai à résumer les positions défendues par l'auteur.

J'ai déjà indiqué l'une des principales, à savoir qu'il n'y a science que s'il y a cumulativité des résultats (p.75). Ce qui nécessite de formuler des lois générales Et si cette cumulativité existe bien en physique ou en biologie, elle n'est guère présente en sciences sociales.

Le second point c'est l'insistance sur l'existence d'une réalité indépendante de la conscience du chercheur. Cette position matérialiste au sens philosophique<sup>7</sup> s'oppose à celle, majoritaire, des chercheurs qui, en mettant l'accent sur le caractère construit de leur point de vue en viennent à nier l'existence d'une réalité sociale objective.

Et si Bernard Lahire insiste sur cette position c'est parce qu'il pense que « faire des représentations la seule réalité tangible [...], c'est s'interdire purement et simplement de faire de la science à propos de la réalité sociale » (p.68).

Cette première partie propose également un panorama des différents précurseurs qui ont eu la

<sup>6</sup> Si l'importance qu'on accorde à un résultat scientifique comporte évidemment une part de jugement de valeur qui va dépendre de celui qui l'évoque, on s'est efforcé de mettre l'accent sur des points que les sciences sociales n'avaient quasiment pas abordés.

<sup>7</sup> Même si l'auteur préfère parler de réalisme épistémologique

volonté de chercher à formuler des lois, que celles-ci soient générales ou limitées à un domaine. Parmi ceux qui vont revenir le plus souvent dans la suite de l'ouvrage, on peut citer Karl Marx, Émile Durkheim, Françoise Héritier, Maurice Godelier, Alain Testart et Pierre Bourdieu<sup>8</sup>.

La deuxième partie, intitulée « Ce que les sociétés humaines doivent à la longue histoire du vivant » (p. 249-422) présente l'ensemble des grands faits anthropologiques universels, des lignes de force et des lois sociologiques qui seront ensuite mobilisées dans la troisième partie qui traite au fond « De la structuration des sociétés humaines » (p. 426-903).

Il serait fastidieux de citer chacun de ces faits (5), lignes (10) et lois (18) dont on verra ensuite dans la troisième partie ce qu'ils apportent à la compréhension des traits fondamentaux des sociétés humaines et ce n'est pas une recension, par nature limitée, qui pourrait suffire à s'épargner la lecture du livre.

Aussi ne mentionnerai-je que ceux qui me semblent les plus importants. Parmi les faits, si on n'en cite qu'un seul, c'est sans hésiter celui de la « grande prématurité du bébé humain, la longue phase de développement extra-utérin et l'allongement de la période de dépendance de l'enfant, et même de l'adolescent, vis-à-vis des adultes » (p. 351). C'est un fait biologique posant de nombreuses contraintes à l'humain, qui seront abordées dans la troisième partie. Elle constitue notamment une certaine stabilité du groupe familial.

Il est plus difficile d'isoler une ou deux lignes de forces parmi les dix qui sont présentées, parce qu'elles « sont indissociables les unes des autres » (p.344). Citons par exemple la ligne de

---

<sup>8</sup> Toutefois, il faut noter que le livre n'étant pas pourvu d'un index des noms propres cités avec leurs occurrences, cette liste est peut-être trop subjective, construite sur mes souvenirs à l'issue de la lecture, à l'exception de Durkheim et de Marx, qui sont très souvent cités tout au long de l'ouvrage.

<sup>9</sup> Le terme qui dérive du latin *altrix* (nourrice) est celui retenu dans de nombreuses disciplines scientifiques (paléanthropologie, éthologie, biologie), et remplace le terme plus ancien de néoténie. Il a été proposé par le zoologiste suisse Adolf Portmann dans les années 1950. On peut lui reprocher, pour un concept qui s'avère aussi crucial, d'être de prononciation difficile (en français au moins) et un peu rébarbatif.

force des rapports de parenté liée à celles du magico-religieux ou de la socialisation/transmission culturelle (entre autres). « Ces lignes de force forment ensemble une sorte de "plan d'organisation" des sociétés humaines » (p.345). Elles sont également liées aux grands faits anthropologiques précédents. Par exemple, celle des rapports de parenté, qui est observable également chez les mammifères et les oiseaux, prend une importance particulière dans les sociétés humaines du fait de l'*altricialité secondaire*. A cause de sa durée, celle-ci conduit à un rapport déséquilibré entre parents et enfants qui implique aussi bien de la protection (nourriture, soin) que de la domination (surveillance, ordres, sanctions). « En tant que mammifères connaissant l'*altricialité* secondaire, les enfants humains éprouvent donc universellement, de manière précoce, un premier rapport de domination fondamental » (p.346).

Enfin, concernant les dix-sept lois fondamentales exposées, la sélection devient encore plus difficile et soumise au risque d'arbitraire. Pour des raisons qui apparaîtront plus loin, je retiendrai la *Loi Marx (1)* de l'objectivation cumulée.

Cette loi a deux aspects, d'une part biologique en termes d'évolution de l'espèce (avec la production d'artefacts) et d'autre part un caractère sociologique en termes d'histoire cumulative des sociétés. Elle « explique la montée de la dépendance du présent par rapport au passé accumulé, ou, comme disait Marx, le fait que "le mort saisit le vif" » (p.379).

La troisième partie met au travail ce qui a été exposé dans la deuxième partie pour proposer ces lois sociologiques fondamentales qui structurent les sociétés humaines. Là encore il est impossible d'entrer dans le détail, aussi ai-je choisi de ne présenter que trois points qui m'apparaissent cruciaux et qui éclairent des controverses infinies.

### **Quel est le propre de l'homme ?**

C'est une question qui a reçu tellement de réponses qu'on peut à juste droit être perplexe quand on cherche une réponse tranchée : la fabrication d'outils, le langage, la prohibition de l'inceste, la pensée, l'intelligence ... ?

En réalité, « c'est la *configuration générale de l'ensemble des propriétés cumulées* qui fait la spécificité de l'espèce humaine » (souligné par BL. p.254). Et c'est en comparant les sociétés

humaines et non humaines (animales mais aussi végétales, car il y a des sociétés végétales) qu'on peut se faire une idée plus juste de ce qui sépare l'homme (et la femme) de l'animal.

En faisant cette comparaison, ce qui suppose de lire la littérature scientifique correspondante, on s'aperçoit justement que si l'homme est un animal social comme le disait déjà Aristote, il n'est pas le seul.

Par exemple, la prohibition de l'inceste, que Lévi-Strauss considérait comme une spécificité culturelle de l'humanité, est aussi présente dans nombre de sociétés non humaines. En revanche, ce qui est propre à l'humanité, c'est **le tabou** de l'inceste, c'est-à-dire la formulation symbolique de sa prohibition. Et ce symbolisme suppose, comme pour l'existence du droit, de la morale, de la politique de la religion, de la connaissance, de l'esthétique..., l'existence du langage. Il faut cependant se garder de toute vision logocentrique dans laquelle « le langage, la raison, la conscience, l'intentionnalité, la volonté, la pensée sont censés nous distinguer des autres animaux d'une manière si radicale qu'il n'y aurait aucun sens à opérer des comparaisons inter-espèces, et encore moins à opérer des rapprochements entre eux (« les animaux ») et nous « soi-disant sortis de l'animalité » (p. 496).

Le fait que l'évitement de l'inceste, l'affection et les soins parentaux, les relations de parenté, l'empathie, les capacités de reconnaissance et de différenciation (eux/nous), les rapports de coopération-entraide, de compétition-concurrence, le sens de la justice existent aussi dans des sociétés animales non humaines, prouve que tout cela fait partie des lois de fonctionnement du vivant, produit de la sélection naturelle. Sinon, « il faudrait alors s'interroger sur les raisons pour lesquelles nous répétons en grande partie, par pure arbitrarité culturelle, ce qui existe par ailleurs chez des animaux dépourvus de langage (au sens humain du terme) et de cumulativité culturelle » (p.497).

Que l'humanité ait conscience des choses, des personnes ou des actions que les autres espèces vivent pratiquement, sans représentation lui donne « l'impression (erronée) d'avoir "décidé" des faits sociaux et de leurs transformations, sans se rendre compte que, non seulement tous les faits en question sont des faits émergents qui échappent à leur conscience et à leur volonté, *mais qu'ils ont en grande partie émergé dans*

*d'autres sociétés que les sociétés humaines* » (p.497, je souligne GR).

Finalement, ce qui apparaît comme propre à l'humanité, ce n'est pas sa dimension sociale, mais sa dimension culturelle. Le fait que l'humanité produise une culture qui soit cumulative a conduit à une forme d'adaptabilité beaucoup plus rapide que la sélection naturelle à base uniquement biologique<sup>10</sup>. Celle-ci persiste évidemment aussi pour l'humanité mais sa nature culturelle lui permet de modifier son environnement beaucoup plus rapidement.<sup>11</sup>

Cette dimension culturelle est particulièrement visible dans les artefacts qui marquent toute l'histoire de l'humanité. « Les éléments culturels (artefacts, savoirs et savoir-faire) viennent, à propriétés organiques identiques, transformer les individus socialisés en leur permettant de s'adapter plus rapidement à leur environnement » (p. 251). Et ce faisant ils exercent aussi un effet en retour sur l'évolution biologique. On peut citer l'invention du feu qui a permis à l'humanité d'acquérir la capacité de supporter l'inhalation de fumées de bois brûlé, mais aussi celle de cuire leurs aliments ce qui a entraîné une transformation de l'appareil digestif, et de leurs mâchoires devenues moins puissantes du fait de la plus grande facilité à mastiquer des aliments cuits. Et le caractère cumulatif de la production d'artefacts de plus en plus diversifiés au fil de l'accroissement des connaissances (artefacts physiques, chimiques, biologiques, technologiques), avec sa systématisation via l'artisanat puis l'industrie conduit à raccourcir le

---

<sup>10</sup> Tout le livre montre l'inanité de l'interrogation entre la « part » de l'inné et celle de l'acquis, sans vraiment le formuler en ces termes parce que cette manière de poser la question ne peut conduire qu'à une impasse en induisant une réponse en pourcentages impliquant une séparation alors que les deux sont complètement interdépendants.

<sup>11</sup> Malheureusement le réchauffement climatique et la perte de biodiversité, largement dues aux activités humaines, montrent aussi que l'humanité est capable de détruire l'écosystème où elle se développe. C'est une caractéristique qu'on ne trouve pas dans les sociétés non humaines, du moins elle n'apparaît pas dans le livre de Bernard Lahire, qui ayant lu beaucoup plus de littérature scientifique concernant les sociétés non humaines que moi, aurait sans doute mentionné l'existence d'espèces qui auraient « réussi » à disparaître à cause de leurs comportements destructeurs pour leur écosystème.

temps mis pour avoir un effet en retour sur l'humanité<sup>12</sup>.

« Ce n'est pas se payer de mots que de dire qu'il est dans la nature de l'homme d'être culturel, de transmettre cette culture, de l'incorporer et de la mémoriser, mais aussi de la modifier en permanence en fonction des nouvelles contraintes contextuelles qui se présentent. C'est même parce qu'elle est une solution évolutive souple, rapide et efficace, qu'elle s'est imposée »<sup>13</sup> (souligné par BL. p. 308).

### Importance de l'altricialité secondaire

Je me contenterai ici d'une citation qui résume parfaitement ce qui est développé dans la troisième partie dans plusieurs chapitres :

« L'altricialité secondaire est aussi l'une des grandes bases explicatives de la nécessité d'une socialisation (*ligne de force de la socialisation/transmission culturelle*) et de la production d'artefacts (*ligne de force de la production d'artefacts*), de l'omniprésence des rapports de domination, et notamment des rapports entre parents et enfants, des rapports entre productifs et improductifs, ou de ceux entre les hommes et les femmes, sur lesquelles repose l'essentiel des charges induites par l'altricialité secondaire (*ligne de force des rapports de domination ; ligne de force des rapports parents-enfants ; ligne de force des rapports hommes-femmes*), ainsi que des rapports entre "nous" et "eux" (*loi du rapport eux/nous et de la préférence donnée au "nous"*.) Elle constitue la base ininterrogée, et non modifiable culturellement, de nombre de caractéristiques propres aux sociétés humaines, à leur fonctionnement et à leur développement » (souligné par BL ; p. 332).

### L'absence des économistes

<sup>12</sup> On pourrait ajouter aux exemples du livre le cas très récent du smartphone qui a, en seulement quelques années, modifié les liens sociaux.

<sup>13</sup> On a là un exemple du lien entre le biologique et le culturel. La cumulativité est permise de par la longue durée de vie des êtres humains. Elle ne peut être que nécessairement très limitée pour des espèces ne vivant que quelques mois, comme les abeilles, animaux pourtant très sociaux. Et les artefacts produits grâce à elle ont un effet en retour sur l'évolution biologique de l'humanité.

On l'a déjà dit, ce livre mobilise un ensemble de connaissances impressionnant. Parmi les sciences sociales il y a évidemment la sociologie, mais également l'histoire, l'anthropologie, l'ethnologie ou la linguistique (à un degré moindre). Mais ce qui saute aux yeux, c'est le vide absolu concernant l'économie<sup>14</sup>.

Je ne pense pas qu'il faille y voir un oubli de Bernard Lahire qui remettrait en cause sa démarche d'élargir les champs disciplinaires consultés<sup>15</sup>, mais plutôt le constat du faible intérêt qu'aurait la « science économique » pour contribuer à la caractérisation des structures fondamentales des sociétés humaines. Et je conseille fortement la lecture de ce livre aux économistes qui pensent que leur discipline est justement la seule science sociale à pouvoir se targuer d'être scientifique au sens qu'a ce terme dans les sciences de la nature. Peut-être pourraient-ils prendre conscience que l'individualisme méthodologique dont ils sont si fiers n'est pas la voie royale qu'ils imaginent pour comprendre comment fonctionnent les sociétés et donc pour analyser les comportements des individus.

Forts de cette assurance, ils n'hésitent pas à formuler des « lois » auxquelles ils croient tellement qu'ils cherchent à les imposer de manière normative à toute la société. On arrive alors à la situation paradoxale où les « lois de l'économie » (de marché) sont naturalisées et se trouvent opposées aux lois de la nature. D'où des affirmations comme celle de Robert Lucas, lauréat du Prix de la banque de Suède en mémoire d'Alfred Nobel en 1995, déclarant fièrement en 2003, cinq ans avant la crise financière de 2008 : « *Le problème central de la prévention des dépressions a été résolu dans toutes ses dimensions pratiques et l'a été pour plusieurs décennies* ».

<sup>14</sup> Le seul économiste qui apparaisse dans le livre, c'est Thomas Piketty, une seule fois p. 612 en référence à ses travaux sur les inégalités, à l'occasion d'une remarque incidente. Il faut d'ailleurs noter que Thomas Piketty est un des économistes qui adopte un point de vue interdisciplinaire qui ne voit pas l'économie comme devant se séparer en particulier de l'histoire qui joue un grand rôle dans ses travaux.

<sup>15</sup> Je vois mal un chercheur du calibre de Bernard Lahire « oublier » l'économie quand on voit la quantité de références qui sont recensées dans la bibliographie de fin de volume et la méthodologie qu'il expose dans l'introduction de son livre.

Quant à la nécessité pour une science d'être cumulative, que démontre quotidiennement les sciences de la nature, elle est beaucoup moins considérée comme importante pour ces économistes. Bien sûr, un physicien d'aujourd'hui n'a généralement pas lu Newton, mais ce qu'il a appris dans sa formation n'existerait pas sans les travaux de Newton et de bien d'autres, et il le sait. La loi de la gravitation n'en reste pas moins valable quels que soient les développements actuels et pas un physicien ne la remet en cause. En revanche, les économistes qui croient aux « lois de l'économie » considèrent en général qu'il n'y a rien à apprendre en lisant les ouvrages du passé<sup>16</sup>. Tout juste font-ils référence à Adam Smith pour user et abuser (surtout abuser) de sa métaphore de la « main invisible »<sup>17</sup> que ce soit pour prôner le laisser-faire pour les ultras du libéralisme, ou pour « réguler » les marchés pour qu'ils se rapprochent du mieux possible de ce que leur théorie appelle des marchés « parfaits »<sup>18</sup>.

C'est particulièrement vrai pour Marx, considéré au mieux comme dépassé, sinon « mort » et comme l'exemple navrant d'un idéologue qui a passé sa vie à élaborer une théorie fautive, la meilleure preuve en étant sa mise en œuvre sous l'URSS de Staline, démontrant bien que le Goulag était en germe dans *Le Capital*. Erreur tragique donc et certainement pas œuvre scientifique.

Ce n'est pas la position de Bernard Lahire, qui prend Marx au sérieux au point qu'il le cite tout au long de son livre, une première fois page 11 et une dernière fois page 914, la dernière du livre (avant un post-scriptum). À bien des égards Marx apparaît comme un précurseur, notamment par l'intérêt qu'il a manifesté tout au long de sa vie pour de nombreux domaines de la connaissance. S'il y a bien un chercheur qui a irrigué son œuvre

---

<sup>16</sup> C'est particulièrement net chez les doctorants d'aujourd'hui qui n'ont que rarement une connaissance de l'histoire de la pensée économique (un cours qui a largement disparu des cursus universitaires).

<sup>17</sup> D'ailleurs tellement invisible qu'on a effectivement bien du mal à se rendre compte de sa présence dans le fonctionnement réel des marchés.

<sup>18</sup> C'est par exemple la position de Jean Tirole qui cherche à supprimer toutes les distorsions que présentent les marchés réels (asymétries d'information génératrices de rentes, position dominante) pour se conformer à la théorie.

de multiples travaux, interdisciplinaire avant qu'on en parle, c'est Marx. S'informant jusqu'à la fin aussi bien des travaux en économie, qu'en biologie, en histoire, en mathématiques, en chimie..., ou des dernières technologies en agriculture ou dans l'industrie.

Et ce n'est pas un hasard s'il figure en bonne place parmi les précurseurs des chercheurs ayant eu pour objectif de formuler des lois générales<sup>19</sup>. C'est ce qu'écrit Bernard Lahire : « En cela, parce qu'il cherchait à mettre au jour les lois objectives de fonctionnement des sociétés, transcendant les consciences individuelles, Marx est bien l'un des grands fondateurs historiques de la science sociale<sup>20</sup> » (p. 142).

Il avait aussi parfaitement compris l'importance de ce que Bernard Lahire désigne comme une altruisme tertiaire, due à une accumulation culturelle allongeant le temps d'apprentissage social et conditionnant les rapports sociaux. Il peut par exemple écrire que « les rapports de dépendance personnelle, d'abord purement naturels, sont les premières formes sociales au sein desquelles la productivité humaine se développe » (*Œuvres*, t.2 La Pléiade, p. 210). Et Lahire enfonce le clou : « Marx a été l'un des grands penseurs soulignant ce poids de l'histoire, c'est-à-dire de la culture cumulée, lui qui écrivait avec lucidité que « les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé<sup>21</sup> » (p. 545).

Et pour tenter de convaincre les économistes des « lois de l'économie » que Karl Marx est incomparablement plus important et plus utile pour comprendre la société que Gérard Debreu, Robert Lucas ou Jean Tirole (liste non exhaustive) je terminerais cette section sur une dernière citation tirée du livre de Bernard Lahire.

Dans la conclusion générale de son travail, revenant sur la manière dont il a mené sa

---

<sup>19</sup> Dans les dix-sept lois formulées par Bernard Lahire, deux portent le nom de Marx (lois Marx 1, p. 378 et Marx 2, p. 391)

<sup>20</sup> Et cette démarche était parfaitement consciente chez lui qui écrivait dans sa préface à la première édition allemande du *Capital* : « la fin ultime visée par cet ouvrage est bien de dévoiler la loi d'évolution économique de la société moderne » *Le Capital*, 1983, éditions sociales, p. 3.

<sup>21</sup> Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, 1968, éditions sociales, p. 15.

recherche en ajoutant à la liste de ses « lectures de travail, les productions scientifiques de disciplines telles que la biologie, l'éthologie, la paléanthropologie et la préhistoire » (p. 908) et expliquant l'ouverture que cette extension du champ disciplinaire lui avait permis de comprendre sur les faits sociaux humains, il ajoute : « J'ai aussi compris pourquoi deux jeunes penseurs allemands des sciences sociales, Karl Marx et Friedrich Engels, avaient immédiatement ressenti une profonde sympathie, qu'on pourrait qualifier de "matérialiste", à la lecture de *L'origine des espèces* de Charles Darwin, et pourquoi Marx avait l'incroyable intuition que "les sciences de la nature englob[er] plus tard la science de l'homme, tout comme la science de l'homme englob[er] les sciences de la nature" et qu'il n'y aurait dès lors "plus qu'une seule science"<sup>22</sup> » (p. 908).

### Sur la domination masculine

Il est indiscutable que les hommes ont une position sociale dominante par rapport aux femmes dans quasiment toutes les sociétés connues et que cette situation est aujourd'hui la source de nombreux combats pour l'égalité entre les sexes.

L'existence même de domination aussi bien chez les humains que chez les non-humains « devrait constituer une énigme centrale pour les sciences sociales que les chercheurs ne devraient avoir de cesse d'essayer de résoudre » (p. 693). Pour Bernard Lahire, il ne fait pas de doute que la réponse est dans la réalité des rapports sociaux, ce qui suppose de ne pas escamoter les rapports conflictuels ou de se perdre dans le descriptif ou d'en référer à un principe transcendant (volonté de puissance, désir de domination) non justifié.

Le degré de richesse matérielle et le degré d'objectivation de la culture sont deux critères fondamentaux propres à des formes humaines de domination, bien plus qu'un « désir de puissance », vu comme une force inexplicable. Bernard Lahire, plutôt que de se référer à ce désir mystérieux, l'associe à la relation sociale élémentaire parent-enfant due à l'altricialité secondaire. Ainsi, elle est davantage une disposition contrainte qu'un désir, « qui ne relève pas d'un choix culturel mais d'une nécessité,

biologiquement conditionnée d'exercice de sa puissance » (p. 707).

Le fait que l'espèce humaine ne soit pas une exception parmi les mammifères du point de vue de la division sexuée ne renvoie pas à une origine biologique des phénomènes en question (ce qui impliquerait que cette partition est « naturelle ») mais que la biologie crée des contraintes sociales sur la répartition des tâches. Par exemple, une base biologique de la domination sexuée du travail est dans les contraintes de la gestation, de l'allaitement<sup>23</sup> et des soins au début du développement de l'enfant.

L'investissement maternel n'est pas génétiquement déterminé mais les contraintes de gestation continuent (jusqu'à l'invention d'un utérus artificiel) à créer des habitudes et des dispositions très puissantes sur lesquelles sont bâties des dispositifs culturels variables. Et la femme est profondément liée à l'incomplétude et à la dépendance de l'enfant, ce qui contribue à la rendre dépendante dans divers domaines.

Dans la plupart des espèces animales ce sont les femelles qui s'occupent de leur progéniture. Pourquoi l'espèce humaine ferait-elle brusquement exception ? Pourquoi s'étonner que le lien mère-enfant ait résisté à de nombreuses transformations culturelles, économiques, politiques ? Ce n'est évidemment pas une raison pour accepter un statu quo qui devient socialement de plus en plus remis en question, mais cela explique que la contrainte biologique qui fait que la femme est la seule à porter l'enfant a des conséquences sociologiques majeures. « Ce n'est pas que la biologie expliquerait les faits sociaux, mais que la biologie n'est qu'une autre forme de sociologie quand elle s'intéresse à des faits sociaux fondamentaux, caractéristiques de l'espèce humaine, et par conséquent de l'ensemble des sociétés humaines » (p. 773).

Et si l'humanité est la seule espèce culturelle, la culture ne peut pas être un point de départ de l'espèce humaine sans rapport avec ses contraintes biologiques.

« Si les formes variables de la culture étaient explicatives de tout ce que nous observons, alors les chercheurs devraient pouvoir constater une

<sup>22</sup> Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, 1968, éditions sociales, p. 96

<sup>23</sup> Jusqu'à l'invention du biberon qui libère la femme de la nécessité de l'allaitement et repose dans des conditions nouvelles la participation de l'homme à l'alimentation des bébés. Où l'on voit qu'une production culturelle comme l'artefact du biberon vient lever une contrainte jusque-là biologique.

très grande variation dans les rapports sociaux entre les sexes » (p. 795), en contradiction avec le constat que dans toutes les sociétés humaines connues la domination masculine est présente. La domination des mâles sur les femelles est une question sociale chez les animaux humains et non-humains avec un caractère culturel chez l'homme.

Les réalités objectives du fonctionnement des rapports sexués sont le produit d'une longue histoire évolutive et non des constructions symboliques et discursives. Sinon on confond des espèces seulement sociales de l'espèce humaine sociale et culturelle. Car comment expliquer que des rapports de domination mâle/femelle existent dans des espèces non culturelles si on considère qu'ils sont seulement des constructions culturelles ?

### **Le regret d'un dialogue absent**

Si on ne peut qu'être impressionné par la somme de connaissances mobilisées par Bernard Lahire dans de nombreuses disciplines, on peut aussi regretter l'absence d'un dialogue que je ne peux imaginer que fructueux entre lui et Lucien Sève, tellement leurs travaux convergent sur de nombreux points<sup>24</sup>.

Certes, Lucien Sève est un philosophe et ils sont peu cités dans le livre de Bernard Lahire, toutefois, c'est un philosophe dont la démarche est en phase avec la sienne en ne se contentant pas de rester à l'intérieur de sa discipline, mais bien au contraire de l'irriguer par de nombreuses sources empruntées aux sciences naturelles,<sup>25</sup>

---

<sup>24</sup> J'en profite pour m'étonner que parmi toutes les références consultées par Bernard Lahire, il n'y ait pas les travaux de David Graeber et David Wengrow, et tout particulièrement leur dernier livre, *Au commencement était...* Les connaissances archéologiques mobilisées par ces deux auteurs permettaient pourtant un regard renouvelé sur l'origine des sociétés humaines et certainement d'affiner encore la comparaison avec les sociétés non humaines.

<sup>25</sup> Dans un livre qu'il a coordonné, *Sciences et dialectiques de la nature*, 1998 ? La Dispute, on trouve, outre une introduction générale écrite par lui, des contributions d'Henri Atlan, biophysicien, Gilles Cohen-Tannoudji, physicien théoricien, Pierre Jaeglé, physicien, Richard Lewin, Démographe, Richard Lewontin, Zoologue et Jean-Louis Massera,

mais aussi aux sciences sociales (psychologie, linguistique, anthropologie...). On peut aussi mentionner sa participation au Comité national consultatif d'éthique, à partir de 1983 et pendant dix-sept ans, où il a côtoyé biologistes, médecins, juristes, démographes ou théologienne. Et s'il est bien un philosophe, c'est en un sens bien différent de l'acception qu'on donne habituellement à ce titre. Il note dans le troisième tome de sa tétralogie, *Penser avec Marx aujourd'hui*, Tome III « La philosophie » ? que l'époque moderne est caractérisée en philosophie par la même dispersion que Bernard Lahire remarquait dans les sciences sociales : « Entre Descartes, Hobbes, Spinoza, Leibniz, le dénominateur commun était évident : la philosophie existait ; entre Nietzsche, Bergson, Wittgenstein, Lukás, il est devenu introuvable » (p. 657). Et un peu plus loin, « “La philosophie” a tendu à n'être plus qu'une collection sans connexion d'œuvres individuelles dont l'exaltation médiatique cachait de moins en moins qu'elles ne pouvaient plus faire somme » (p. 658). L'objectif pour lui n'est plus la construction d'un « système » dont le « marxisme » serait une déclinaison de plus, mais à partir de ce qu'il appelle la pensée-Marx, de penser avec lui en s'inscrivant dans le combat qu'expose la 11<sup>e</sup> thèse sur Feuerbach : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières, il s'agit maintenant de le transformer ».

Il ne s'agit pas pour moi de les faire dialoguer à leur place<sup>26</sup>, aussi me contenterai-je de donner deux exemples des liens profonds qui peuvent s'établir entre eux.

Le premier concerne la caractérisation de ce qu'est une personnalité humaine. Pendant plus de cinquante ans, Lucien Sève a développé une anthropologie marxienne<sup>27</sup> défendant l'idée qu'une théorie de la personnalité humaine était non seulement possible, en opposition avec la vision d'un marxisme ne pensant qu'en classes sociales, mais que cette anthropologie était en germe chez Marx dès la 6<sup>e</sup> thèse sur Feuerbach : « L'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu pris à part. Dans sa réalité mathématicien.

<sup>26</sup> Et malheureusement, la mort de Lucien Sève pendant la pandémie rend ce dialogue impossible.

<sup>27</sup> Je rappelle qu'il récuse l'adjectif « marxiste » trop usé de multiples interprétations et lié à trop de dérives par rapport à ce qu'il nomme la pensée-Marx.

effective c'est l'ensemble des rapports sociaux ». Ce n'est pas nier le concept de classe, mais montrer qu'il n'interdit pas de penser l'individu avec toute sa singularité. Il le fait dès 1969 dans *Marxisme et théorie de la personnalité*, puis viennent de nombreux autres travaux, jusqu'au deuxième tome de sa tétralogie « *L'homme* » ? publié en 2008. Pour comprendre ce qu'est une personnalité humaine, il propose le concept d'emploi du temps qui sont des « *expériences de vie* qui incitent à des apprentissages nourrissant de nouveaux développements personnels ». (« *L'homme* ? », p. 511, souligné par LS.). A la fois contraintes et ouvertures, qui expliquent que bien que les individus soient largement déterminés par le système sociétal de l'époque où ils vivent, les personnalités puissent être si différentes les unes des autres.

Sur ce point, on ne peut que penser au travail que Bernard Lahire avait entrepris en publiant en 2004, *La culture des individus*. Dans ce livre, il se proposait de construire « une nouvelle image du monde social [...], qui ne néglige pas les singularités individuelles et évite la caricature culturelle des groupes » (quatrième de couverture). Sans renoncer aux régularités statistiques que Bourdieu avait mises en lumière dans son œuvre et, concernant les pratiques culturelles, dans *La distinction*, au rapport étroit qui existait entre appartenance de classe et goûts (à l'agrégé « Le clavecin bien tempéré » et à l'ouvrier Claude François), il montrait que les goûts pouvaient être beaucoup plus dissonants que ce qu'une lecture trop schématique de Bourdieu pouvait laisser croire (il existe des agrégés fans de Claude François et des ouvriers appréciant Bach).

Le second exemple, est au cœur du livre de Bernard Lahire, ici passé en revue, et de la compréhension par Lucien Sève de ce qui définit en propre l'humanité. On a vu ce qui la caractérisait pour Lahire, c'est sa nature culturelle, la différenciant des sociétés non-humaines, tout autant sociales que l'humanité mais peu ou plus généralement pas du tout culturelles.

« Si le social n'est pas réservé à l'espèce humaine, alors il faut prendre acte d'une grave confusion qui caractérise la pensée des sciences sociales. Celles-ci confondent ordinairement le social, le culturel et l'historique. Or, si le social

est présent dans l'ensemble du monde vivant<sup>28</sup> [...], organisant les rapports qu'entretiennent ses différentes composantes, le culturel, lui, n'apparaît que timidement chez un grand nombre d'espèces animales, *la création culturelle foisonnante comme la cumulativité culturelle sont propres à l'espèce humaine* et l'histoire n'est que la conséquence de cette profusion culturelle et de la dynamique de la cumulativité lorsqu'on les considère dans le temps » (p. 38, je souligne, GR.).

Et que dit d'autre Lucien Sève quand il écrit (après avoir précisé que la question pertinente n'est celle du « propre de *l'homme*, mais bien celui de *l'humanité* concrètement considérée en son développement historique » (souligné par LS. « *L'homme* » ? p. 85) : « aucune espèce animale n'a d'*histoire sociale* – entendu par là par le processus cumulativement transformateur que l'activité collective des individus induit de génération en génération dans le mode de vie du groupe, ce qui diffère du tout au tout de l'*évolution biologique* par quoi se modifient de manière incomparablement plus lente et bornée l'organisme animal et le répertoire comportemental de la population considérée » (souligné par LS. « *L'homme* » ? p. 91). Certes, Sève parle d'*histoire sociale*, semblant tomber dans la « grave confusion » que soulignait Lahire entre « social » et « culturel », mais la suite de la phrase indique clairement que ce qu'il vise par cette expression c'est bien le culturel dont il souligne le « processus cumulatif » et la vitesse de développement de ce dernier par rapport aux processus biologiques. Et tout le reste du livre sera consacré à cette question : « Qu'y a-t-il donc dans les activités spécifiquement humaines de si inédit, se cumulant *où* et *sous quelle forme* (...), qui leur permette de progresser en opérativité à des rythmes dont l'histoire entière des espèces vivantes n'offre aucun précédent ? » (souligné par LS. « *L'homme* » ? p. 93).

Il me semble que ces quelques extraits montrent la convergence entre les approches de Bernard Lahire et de Lucien Sève, à partir de points de départ différents mais complémentaires, ce qui aurait permis sans aucun doute un dialogue fructueux. Je ne peux que souhaiter que Bernard

<sup>28</sup> C'est là que l'on perçoit la nécessité de dépasser le champ des sciences sociales pour intégrer à sa réflexion les connaissances scientifiques accumulées par les sciences de la nature.

Lahire s’empare de l’œuvre de Lucien Sève et en nourrisse ses propres travaux.

Arrivé au terme de cette recension pourtant déjà bien longue, il resterait pourtant encore beaucoup de points que je n’ai pas abordés et qui aurait mérité d’être discutés, comme la question du magico-religieux, l’importance de la partition sexuée ou la famille, mais ce sera au lecteur d’aller y regarder par lui-même et j’espère que cette recension lui en aura donné l’envie<sup>29</sup>.

Gilles Rotillon est professeur émérite de sciences économiques, Université Paris-Nanterre.

---

<sup>29</sup> Une dernière note pour indiquer qu’après avoir envoyé cette recension à Bernard Lahire, il m’a indiqué qu’il n’avait pas mentionné les travaux de Graeber et Wengrow cité dans la note 24 pour des raisons qui sont précisées ici : <http://www.lahuttedesclasses.net/2024/01/contre-la-methode-une-critique-de-au.html>

Et là <http://www.lahuttedesclasses.net/2023/11/nouvelles-idees-pour-une-histoire.html>.